

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

RAMEAUX.—I.

C'est le nom que porte le sixième dimanche de carême, qui est le premier jour de la semaine-sainte ou majeure. Il le prend de la bénédiction et de la procession des rameaux qui précèdent la messe. Ce dimanche s'appelait, très anciennement : *Dominica competentium*, le dimanche des compétens, parce qu'en ce jour les catéchumènes allaient tous ensemble demander, *compelere*, le baptême, que l'évêque administrait le samedi suivant. Comme, en ce même dimanche, on lavait la tête de ces catéchumènes, plusieurs sacramentaires lui donnent le nom de : *Dominica in capitulatio*. En Orient, les empereurs accordaient, ce jour-là, des remissions de peines ; de là le nom de : *Dimanche des indulgences*. En certains diocèses on le nomme encore : *Pâque fleurie*, soit à cause de la verdure et des fleurs dont on jonchait les rues que la procession parcourait, soit pour la raison que nous en donnons, au mot : *Carême*. La procession qui s'y fait avant la messe est de la plus haute antiquité en Orient. On croit qu'elle a pris naissance dans la Palestine, d'où elle s'est répandue bientôt dans toutes ces contrées. Dès ces temps reculés on l'appelait : *Procession des palmes*. C'est vers le sixième ou le septième siècle qu'elle est passée dans l'Eglise latine. Toutefois, elle s'est antérieurement à cette époque établie dans l'Eglise de Rome, d'où, ensuite, elle s'est transmise aux autres églises.

Cette procession est précédée de la bénédiction solennelle des rameaux. Ce sont des branches d'un arbre quelconque. On préfère cependant celles de palmier et d'olivier, dans les régions qui les produisent, parce que cela est plus conforme au texte historique. Dans les pays où ces arbres ne viennent pas, on emploie des branches ou rameaux de buis, de laurier, de petit-houx, etc. Après leur bénédiction et la cérémonie de la procession, ces rameaux sont conservés dans les maisons chrétiennes comme des objets sanctifiés par les bénédictions de l'Eglise. En plusieurs diocèses, la rubrique prescrit d'user, pour la touchante cérémonie du premier jour de la sainte quarantaine, des cendres provenant de ces rameaux brûlés.

La procession des rameaux est une représentation commémorative de l'entrée triomphante de J. C. dans la ville de Jérusalem. C'est le seul de ces drames sacrés, dont le peuple était si édifié en plusieurs fêtes, qui se soit maintenu jusqu'à nos jours. Les répons et les antiennes qu'on y chante diffèrent selon les rites, mais l'esprit en est absolument le même. La procession arrivée devant la croix de la station, on chante l'évangile selon saint Mathieu qui raconte l'événement de cette glorieuse entrée. On adore ensuite la croix, puis le clergé et le peuple jettent à ses pieds quelques parcelles des rameaux que l'on tient dans les mains, souvenir des branches dont les Juifs avaient tapissé le chemin du triomphe de Notre-Seigneur. La procession retourne à l'Eglise. En France, avant nos troubles révolutionnaires, cette procession se faisait au-dehors des villes murées ; et c'était à une porte fermée de la ville qu'avait lieu le cérémonial qui se fait aujourd'hui à celle de l'Eglise, ou même à la porte du chœur, lorsque le temps n'est pas favorable pour sortir. La représentation était bien plus expressive et s'accordait bien plus parfaitement avec les paroles que dit, le célébrant : *Allollite portas, principes, vestras, elevamini portæ, etc.* "Princes, ouvrez vos portes, portes soyez exhaussées." Ces paroles ont rapport à la translation de l'Arche sainte d'Obededom à Sion. Pour comprendre leur vrai sens littéral, il faut se rappeler que ces portes de Jérusalem étaient faites comme celles des villes fortes, en forme de horse s'abaissant ou se relevant d'une manière perpendiculaire.

C'est en ce moment que se chante l'hymne : *Gloria, laus et honor, etc.* On dit qu'elle est de Théodulphe, évêque d'Orléans, connu d'ailleurs par d'autres poésies. Ce prélat, accusé d'avoir pris part à une conjuration contre Louis-le-Débonnaire, fut mis en prison à Angers. Au moment où cet empereur, accompagnant la procession des rameaux, passa sous les fenêtres de la prison, Théodulphe entonna cette hymne qui plut si fort à Louis qu'il ordonna de mettre l'évêque en liberté, et lui restitua en même temps son siège. Depuis ce temps on a chanté l'hymne à la procession des Rameaux.

Si le célébrant est évêque, il frappe la porte avec la croix, s'il est prêtre avec le bâton de la croix. Après une triple percussion accompagnée des paroles que l'on connaît et auxquelles répond une partie du clergé qui est dans la ville ou dans l'église, la porte s'ouvre, et l'on entre en chantant une antienne qui rappelle l'entrée du divin Sauveur. Là se termine la commémoration de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. La joie sainte qu'elle a inspirée fait place au deuil qui doit régner pendant la semaine majeure.

II.

Aussitôt que la messe est commencée, tout y retrace le souvenir de la passion du divin Sauveur. Ce qui est, selon un pieux liturgiste, l'image du trop prompt et déplorable changement qui se fit dans le peuple juif, lorsque, en peu de temps, il passa de l'adoration à l'outrage. L'Evangile de cette messe est, en effet, l'histoire de la passion de Jésus-Christ. Tout l'office est, du reste empreint de cette pensée, et n'est qu'une allusion continuelle au sacrifice de la croix. Aux messes basses, le prêtre lit, à la place de l'évangile selon saint Jean de la fin de la messe, celui qui est chanté à la procession.

Il est d'un usage assez généralement répandu, surtout dans les grandes églises, que la passion soit chantée à trois parties, dont l'une est faite par le célébrant, qui récite les paroles de Jésus-Christ ; la seconde par le diacre, remplissant le rôle d'historien, et la troisième par le sous-diacre, chargé de celui de la synagogue. Les Ordres romains ne parlent que de la lecture de la passion. Le XV^e. de ces Ordres porte qu'aux paroles : *Emisit spiritum*, le clergé fléchit les genoux. Il paraît que l'usage de chanter la passion à trois parties est d'une assez grande antiquité, du moins en France. Durand en parle dans son *Rationale*, quoique indirectement, en disant que les paroles de Notre-Seigneur sont chantées d'un ton plus doux que celles de l'historien, tandis que les paroles des Juifs impies le sont avec un ton de voix *criard et en fausset, clamosè et cum asperitate vocis*. La lecture de la passion n'est suivie ni de la salutation qui précède ordinairement l'Evangile, ni de la réponse : *Gloria tibi Domine*, après l'énoncé du titre. On n'y encense ni le livre ni le diacre, et, selon plusieurs rubriques, on n'y porte point de luminaire. Quelques liturgistes en donnent diverses raisons mystiques ; l'auteur que nous avons cité dit que la passion n'est point précédée du salut accoutumé au peuple : *Dominus vobiscum*, pour désigner qu'on déplore et qu'on déteste le salut de Judas dans le Jardin des Olives. La suppression de l'encens à lieu en signe de tristesse, ou pour signifier que le zèle brûlant des apôtres pour leur maître s'éteignit dès qu'ils le virent au pouvoir de ses ennemis. L'absence du luminaire rappelle que la lumière du monde s'éclipsa pendant trois jours après l'agonie du Calvaire. Il faut remarquer que, selon le XI^e. Ordre romain, qui remonte au douzième siècle, on marque comme aux évangiles ordinaires, le salut qui les précède, ainsi que : *Gloria tibi Domine*, en réponse au titre : *Passio Domini nostri*, etc. ; il n'y est point fait mention d'encens ni de luminaire.

III.

VARIÉTÉS.

Il est certain qu'au dimanche des Rameaux on se servait en France d'ornemens de couleur rouge. C'est ce qui résulte des paroles du XIII^e. Ordre romain où il est dit que l'Eglise de Rome se sert d'ornemens violets quoique l'Eglise gallicane use du rouge, *licet ecclesia gallicana rubris utatur vestibus*. Aujourd'hui, selon le rit de Paris, on se sert de paremens noirs et rouges, ceux-ci en réminiscence de l'ancienne rubrique qui n'admettait que cette dernière. La plupart des diocèses qui ont admis le rit parisien, prennent la couleur entièrement noire, sans mélange. En quelques uns c'est noir et blanc, comme aux offices des morts, ce qui n'est pas du tout conforme à l'esprit de la rubrique générale. Le deuil de la mort de Jésus-Christ doit s'exprimer autrement que celui du commun des hommes. Le rit romain partout où il est adopté prend le violet. Quelques diocèses dont le rit leur est partiel, quoique ayant beaucoup plus de rapport au parisien qu'au romain, prennent la couleur violette. N'est-il pas permis de désirer qu'à la procession triomphale qui précède la messe, l'Eglise se revête d'ornemens de couleur autre que le violet et le noir, et qui soient en harmonie avec la sainte allégresse des cantiques qu'on y chante ? (Voir le mot couleurs.)

Beleth, liturgiste célèbre de l'église de Paris, dans le douzième siècle, dit qu'à défaut de branches de palmier, il faut porter à la procession des rameaux de laurier ou de buis, parce que leur verdure perpétuelle est l'image des vertus. On peut aussi, dit-il, pour la même raison y porter des fleurs.

Le XV^e. Ordre romain dit qu'après la bénédiction des palmes le cardinal-évêque qui officie donne au Pape deux rameaux ; tandis que lui officiant en reçoit un seul de la main du Souverain-Pontife. Lorsque la procession est sortie, le Pape, se plaçant à une grande fenêtre, qui regarde la place du palais, jette au peuple des branches de palmier, d'olivier et d'autres arbres. Quand c'est lui-même qui officie, il ne frappe pas la porte avec le bâton de la croix ni avec quoi que ce soit ; mais, après les paroles ordinaires, cette porte est ouverte par ceux qui étaient dans l'intérieur.

Les Arméniens ont dans leur liturgie, une procession, le dimanche des Rameaux ; elle n'avait lieu que vers le soir, avant leur réunion à l'Eglise romaine ; mais actuellement, les Arméniens unis la font, comme nous, avant la messe. On bénit d'abord les rameaux, et cette bénédiction, qui se fait par plusieurs prières, est suivie de la procession : quand celle-ci retourne à l'église, un prêtre et un diacre y entrent et en ferment les portes. Ceux qui restent dehors chantent alors des antiphones dont voici la traduction : "Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte de vos miséricordes, à nous qui vous invoquons les larmes aux yeux." Ceux de l'intérieur répondent : "Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre ? Car c'est ici la porte du Seigneur par laquelle les justes entrent avec lui." Le célébrant : "Ce ne sont pas seulement les justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession et la pénitence." Ceux de l'intérieur : "C'est la porte du ciel et la fin des peines promises à Jacob ; c'est le repos des justes et le refuge des pécheurs, le royaume de Jésus-Christ, la demeure des anges, l'assemblée des saints, un lieu d'asile, la maison de Dieu." Le célébrant et ses diacres, qui sont dehors, répondent : "Ce que vous dites est vrai, car la sainte Eglise est pour nous une mère sans tache ; nous renaissions en elle enfants de lumière et de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, et nous trouvons en elle le salut de nos âmes." Puis la porte s'ouvre, la procession rentre, et la cérémonie se termine par d'autres très édifiantes prières. En ce même dimanche, le rideau qui couvrait le sanctuaire est tiré ; c'est pourquoi les Arméniens appellent ce jour : *le dimanche orné ou paré*.

Une description de la procession des Rameaux, qui eut lieu en Russie le 16 avril 1636, et donnée par Oleasius, témoin oculaire, doit trouver ici sa place : "Le grand-duc, après avoir assisté au service de l'Eglise Notre-Dame, sortit du château en bon ordre avec le patriarche (de Moscou). Un très grand charriot marchait, traînant un arbre auquel pendaient quantité de pommes, de figues et de raisins, sur lequel étaient assis quatre garçons avec des surplis, chantant le *Hosanna* : il était suivi de plusieurs prêtres revêtus de surplis et de chasubles, portant des bannières, des croix et des images, sur de longues perches ; les uns chantant, les autres encensant le peuple. Ensuite marchaient les principaux gastes ou marchands, et après eux, les diacres, commis, secrétaires, knés et boyards, tenant la plupart des palmes à la main, et précédant immédiatement le grand-duc, très richement vêtu, ayant la couronne sur la tête, et conduit par les deux principaux conseillers d'état : il tenait lui-même par la bride le cheval couvert de drap et déguisé en âne, sur lequel le patriarche portait un bonnet de satin blanc bordé de perles, et par dessus une très riche couronne. Il avait à la main une croix de diamans avec laquelle il bénissait le peuple, qui recevait cette bénédiction avec soumission, faisant incessamment le signe de la croix. Il était environné des métropolitains, des évêques et des prêtres ; les uns portant des livres, les autres des encensoirs. Il y avait près de cinquante jeunes garçons vêtus de rouge, qui étaient leurs chasubles, et les jetaient sur les chemins ; d'autres étendaient des pièces de drap sur lesquelles passèrent le grand-duc et le patriarche ; le cortège entra ensuite dans l'église, et y demeura quelque temps."

En général, le rit oriental a, pour la procession des Rameaux, un cérémonial pareil à celui dont nous venons de donner la description. Le célébrant y assiste monté sur un âne. Cette vive représentation de ce qui se passa à Jérusalem, est pour ces peuples d'une grande édification, mais peut-être ne semblerait pas assez grave dans nos contrées occidentales. En certains diocèses d'Espagne, on portait, dans cette procession, le Saint-Sacrement comme le jour de la Fête-Dieu, en sorte que ce n'était plus une simple image du roi de Sion, plein de douceur, mais lui-même en réalité. S'il faut en croire certaines relations de voyages, cette coutume subsiste encore en quelques lieux. Il est certain que plus on descend vers les pays méridionaux, plus cette procession s'y fait avec pompe.

Merat et Martène prouvent par des sacramentaires fort anciens que ce dimanche était connu à Rome, avant le cinquième siècle, sous le nom de *Dominica ad Palmas* ou *in Palmis*. Le sacramentaire gallican ne fait mention de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem que dans la contestation ou préface de la messe : "Il est juste et digne, ô Dieu puissant, que tout sexe et tout âge préconisent vos louanges en ce jour de triomphe, où les peuples vinrent de Béthanie et de Jérusalem au devant de vous, en chantant : *Hosanna*, etc."

Extrait de l'ouvrage inédit intitulé : *RATIONAL LITURGIQUE, EN FORME DE DICTIONNAIRE*. (Cet ouvrage, qui paraîtra dans peu de temps, renferme plus de trois cents articles dont plusieurs sont beaucoup plus longs que celui-ci. Outre les recherches curieuses qu'il contient sur le culte public, et sur tout ce qui s'y rattache sous le rapport de l'art chrétien, on y trouve un abrégé de toutes les liturgies occidentales, et l'article *Messe* y donne les détails les plus intéressans, et dont on ne pourrait obtenir la connaissance qu'en consultant un nombre très considérable d'auteurs. Il pourra former deux volumes in-So. ayant chacun, sur deux colonnes, plus de 600 pages.)

Univers de 1840.

UNE PROCESSION DES RAMEAUX.

De tous ces antiques usages de nos pères, que nous avons conservés jusqu'à nos jours, je n'en trouve pas qui éveillent de plus doux souvenirs que ceux qui se rattachent aux croyances simples et naïves de ces siècles, ou la

représentation de quelque pieux mystère accompagné toujours la célébration des grandes fêtes de l'Eglise. Je ne doute pas que la procession des Rameaux, telle qu'elle se faisait au Mans (Sarthe), il n'y ait encore que dix ans, ne fût un curieux souvenir de ces antiques cérémonies. Mais ce n'est pas au milieu du luxe éblouissant d'une ville moderne qu'il faut vous transporter alors ; figurez-vous plutôt des rues sombres, étroites, comme il en existe dans toutes les anciennes villes, avec leurs maisons noires, resserrées, aux fenêtres carrées, aux pignons en pointe ; et par dessus tout cela, voyez s'élever, grave, imposante, la tour massive d'une majestueuse cathédrale. C'est le Mans, tel que je le voyais, étant enfant, à travers le prisme de l'imagination ; tant était vive l'impression que faisait sur mon âme le contraste vivant des idées simples d'autrefois avec le raffinement des idées d'aujourd'hui.

Une tradition locale fait remonter à un miracle assez ancien la découverte d'un beau Christ, dont le trésor de la cathédrale ne possède plus aujourd'hui qu'une seconde image, la première ayant été brisée par les profanateurs de 93. Cette croix miraculeuse avait été, disait-on, trouvée dans un vignoble situé aux portes de la ville ; aussi les vigneronniers avaient-ils obtenu le privilège exclusif de la porter sur un brancard, le jour de la procession des Rameaux ; privilège qu'ils accordèrent à la corporation des bouchers de partager avec eux. On voulait sans doute que la présence de ces hommes, habitués à faire couler le sang, rappelât aux fidèles les tourmens que souffrit Jésus-Christ. Devant le brancard marchaient trois ménestriers, affligés chacun d'une infirmité ou d'une difformité corporelle, et qui ne cessaient, pendant la procession, de jouer sur le violon l'hymne attendrissante du *Faxilla regis*. En les voyant, on se rappelait les malheureux que Jésus-Christ a guéris sur la terre. Derrière le brancard, entre le peuple et le clergé, s'avancèrent à cheval treize cavaliers, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, et tenant à la main une longue lance, ornée de bandelettes de diverses couleurs. C'était la corporation des menuisiers, qui avait, je ne sais pourquoi, le privilège de fournir ces chevaliers. Peut-être rattachait-on à l'idée de lui unir le souvenir de l'animal domestique, vil chez nous, mais noble en Orient, sur lequel Jésus-Christ entra en triomphe à Jérusalem. Quoiqu'il en soit, aux yeux du peuple, ces cavaliers figuraient, tantôt les apôtres, du nombre desquels le traître Judas s'est retranché, tantôt les soldats Juifs qui escortèrent Jésus, montant sur le calvaire. Qu'on se représente maintenant deux longues files de jeunes clercs, revêtus de blancs surplis, tenant chacun à la main un long roseau de maïs, dont le vent agite les touffes légères, et s'enfonçant dans les rues des vieilles villes ; puis le Christ, couronné de fleurs portés sur les robustes épaules d'hommes du peuple, et ces rudes et grossiers cavaliers à la noire armure de fer ; que le chant lugubre du *Faxilla regis* se fasse entendre ensuite ; qu'on écoute le bourdonnement grave et monotone des cloches de la cathédrale dont le retentissement plane sur la ville entière ; qui ne se croira aussitôt transporté hors de nos temps d'incrédulité, dans ces siècles d'une foi vive, ardente, courageuse, d'une foi exaltée qui portait l'homme à faire de grandes actions ?

Mais le mystère pieux de la Passion de Jésus-Christ ne se termine pas au moment où le prêtre a fait ouvrir devant lui les portes closes de l'église ; il reste le dernier acte qui doit se jouer sur la place publique à l'heure où le chant de l'évangile se sera fait entendre dans l'église. Une liste est ouverte à l'adresse des cavaliers ; un poteau couronné de fleurs et de rubans a été dressé à l'une des extrémités de la place, et chaque cavalier doit en trois coups heurter et briser sa lance contre ce but. Certes, on ne doit pas voir la demande un souvenir religieux des faits de la Passion ; mais c'est un souvenir pour ainsi dire patriotique : c'est celui de nobles exercices de la chevalerie, de ces exercices qui avaient eux-mêmes un but pieux, le chevalier s'étudiait à bien manier la lance pendant la croisade ; avant le départ pour la Terre-Sainte, il se formait à l'art de désarçonner et d'occire le Sarrasin, sacrilège usurpateur du tombeau de Jésus-Christ.

1830 a aboli ce dernier vestige des vieilles mœurs chevaleresques de la France catholique ; mais que la philosophie ne croie pas avoir remplacé aujourd'hui par la froide raison ce qu'elle nous a fait perdre de douces et pieuses émotions, en déversant le ridicule sur les naïvetés des mystères du moyen âge. Ce que l'homme regrette dans sa vieillesse, c'est que son âme ne sait plus s'ouvrir aux vives et charmantes impressions de l'enfance, et la sagesse des cheveux blancs n'empêche pas de sentir combien le cœur reste froid sous cette neige des ans. Notre société est vieille, elle veut trop comprendre ce qui passe les bornes de son intelligence, et c'est d'elle sans doute que le philosophe de Genève a voulu parler en disant : "Dès que l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir."

BULLETIN.

Les missionnaires des Townships de l'Est, MM. Barret et Morrisson sont arrivés samedi à Montréal venant de leur mission. Leurs rapports continuent à être favorables.

On nous apprend qu'un ministre anglican a offert de l'argent à une catholique qu'il savait dans la détresse, à la condition qu'elle fréquenterait son église : elle a refusé. Il lui a offert ensuite de se charger de l'éducation de son enfant, toujours à la même condition : elle a refusé. Ce fanatisme de la part d'un ministre protestant anglican nous surprend. Jusqu'ici les ministres

tres de cette église nous avaient paru discrets et réservés dans leur zèle. Seraient-ils atteints de la contagion de leurs frères dissidens ? Nous ne le pensons pas. Et pour l'honneur et l'intérêt des anglicans nous espérons qu'ils se contenteront de prêcher dans leurs temples, et n'écouteront leur sollicitude et leur influence qu'à ceux qui leur appartiennent ou qui viendront à eux ; et nous aimons à dire que jusqu'à présent il en fut ainsi dans cette église, et que les anglicans ont mérité l'estime des catholiques par leur modération et leur sage tolérance.

Les journaux de la province expriment, chacun selon ses opinions, des regrets ou de la satisfaction, des craintes ou des espérances, à l'occasion du gouverneur qui nous quitte et du gouverneur qui nous arrive. Cependant la part des félicitations et des espérances est plus large et plus universelle que celle des craintes et des regrets. Sir Ch. Bagot d'abord laisse peu d'ennemis derrière lui et ses amis sont si nombreux qu'ils ne peuvent plus se compter : tous les partis à peu près ont reconnu en lui un homme de bien, un homme généreux, et tout en regrettant son départ on se félicite de son administration. Sir Metcalfe de son côté a l'avantage d'arriver ici précédé d'une grande réputation d'homme habile, et ce qui vaut mieux, d'homme d'honneur. C'est plus qu'il n'en faut pour assoir les conjectures les plus avorables de chaque opinion ; et il est aisé de comprendre qu'il n'a, qu'il ne peut avoir jusqu'à présent d'adversaires dans aucune. On attend ses actes pour le juger définitivement. En attendant on étudie ses paroles, même les moins officielles, son extérieur, jusqu'à son apparence pour en tirer des prévisions. On exploite dans l'intérêt de la cause que l'on défend tout ce qui se rattache à lui, tant le besoin de sortir de l'incertitude et de l'indécision est impérieux ! Ce qu'il faudrait pouvoir connaître, selon nous, afin d'exprimer des espérances ou des craintes fondées, ce sont les instructions secrètes du ministère, ordinairement bien différentes des instructions dites officielles, de tous les discours et de toutes les proclamations ; or, c'est précisément ce que nous ne connaissons que par les actes du gouvernement. Jusques-là ne jugeons pas le gouverneur ; mais accordons lui notre confiance et un loyal appui.

L'usage des voitures d'hiver est devenu impossible à Montréal : les calèches et les charrettes ont repris possession de nos rues. On assure que deux chevaux se sont noyés hier au-dessous de l'île Ste. Hélène : cependant la traverse de Longueuil paraît devoir demeurer solide encore plusieurs jours.

Dernièrement l'autorité judiciaire de l'Etat de New-York a été obligée de mettre en réclusion trois partisans du prophète protestant Miller : ils étaient devenus des fous dangereux. On laisse en liberté le fou le plus nuisible, l'auteur de toutes les extravagances qui se succèdent depuis six mois chez nos frères réformés ; et chacun interprète encore sa bible où demain il pourra trouver, selon son caprice, toutes les sottises dont il rit aujourd'hui. Singulier peuple, singulières mœurs !

Les journaux des Etats-Unis s'occupent du changement de ministère à Washington. On pense que M. Webster aura l'ambassade de Paris ou de Londres, en cas de démission de son portefeuille. L'opposition demande aussi un remaniement dans le personnel des différentes places. Chacun veut goûter à son tour de l'argent de la république ; ce peuple-là ne comprend pas à quoi serait-elle bonne sans cela ?

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On lit dans le *Charentais*, journal d'Angoulême :

« La réforme dans le régime intérieur de la prison d'Angoulême, dont nous avons entretenu nos lecteurs, est en vigueur depuis quelques jours, grâce à l'activité et au zèle de M. le préfet ; le jour de l'inauguration des ouvriers, Mgr. l'évêque, assisté de ses grands vicaires, a célébré la messe dans la chapelle de l'établissement, en présence de M. le préfet, de tout le tribunal et des membres de la commission de surveillance. Après la lecture de l'évangile, le respectable prélat a adressé aux détenus une allocution pleine d'onction et de charité évangélique, dans laquelle il leur a rappelé que les magistrats, après avoir réclamé contre eux, dans l'intérêt de la société, la sévérité de la loi, remplissent une mission plus douce, qu'ils font tous leurs efforts pour atténuer leurs peines et les ramener à des sentimens meilleurs. Puis, après avoir parlé des réformes introduites dans la maison, il a ajouté que c'est surtout dans des occupations actives, dans un travail journalier que les détenus trouveront le meilleur moyen de supporter leur triste position.

« Mgr. s'est ensuite rendu dans les nouvelles salles converties en ateliers,

et les a bénites. Immédiatement après, des outils et du travail ont été distribués à chaque prisonnier.

« D'après le règlement du 30 octobre 1841, les condamnés sont seuls assujétis au travail ; mais M. le préfet ayant fait connaître cette disposition aux prévenus et aux accusés, et leur ayant dit que s'ils désiraient travailler on leur en fourniraient les moyens, et que le produit de leur travail leur appartiendrait, le plus grand nombre a demandé immédiatement de l'ouvrage.

« Les salles de travail sont situées dans un bâtiment qui servait de magasin, et qui se trouve placé derrière la tour sexagone, anciennement nommée Pregnante. Les détenus sont assis à une certaine distance les uns des autres, sur des tabourets fixés au sol. Les outils de chaque travailleur sont placés dans une case lorsqu'ils rentrent dans les dortoirs ou se promènent dans les préaux. Deux gardiens spéciaux sont attachés, l'un à la salle des condamnés, l'autre à celle des accusés et des prévenus. Une cloche d'alarme qui correspond au corps de garde, est placée à portée des surveillans, une sentinelle stationne dans la cour sur laquelle donnent les ouvriers. »

— Nous trouvons dans le mandement de Mgr. l'archevêque de Toulouse, pour le carême, un passage que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, sur les déviations de la littérature contemporaine.

« Il faut que le mystère d'iniquité marche de front, redouble d'efforts, paraisse même quelquefois vainqueur. Ses partisans entonnèrent l'hymne de triomphe, au nom de l'idolâtrie sous Dioclétien, au nom de l'arianisme sous Constance, au nom du protestantisme au XVI^e et au XVII^e siècles, au nom de la philosophie au XVIII^e. Nous les avons entendus nous-même, et nous les entendons encore aujourd'hui célébrer leur prétendue victoire, au nom de l'éclectisme, du scepticisme c'est-à-dire, au nom du renversement de toutes les idées et de l'anéantissement total de la raison.

« Mais au milieu de tous ces chants de triomphe, les propagateurs de l'impiété se couvrent tous les jours d'une ignominie nouvelle, non seulement par l'incohérence et la déraison de leurs systèmes, mais surtout par leur honteuse et effrayante immoralité.

« Comme leurs doctrines absurdes commencent à lasser la raison, et que le bon sens révolté repousse leurs bizarres sophismes, ils se mettent d'intelligence, pour corrompre les peuples, avec les passions qui entraînent violemment les hommes à leur perte.

« Autrefois Dieu punit les philosophes païens qui ne lui avaient pas rendu gloire, en les livrant aux désirs de leur cœur, aux vices honteux par lesquels ils déshonorèrent eux-mêmes leur propre corps ; ils devinrent insensés, tandis qu'ils se donnaient le nom de sages. Eh bien ! ces philosophes, nés dans le paganisme, tombèrent dans un abîme moins profond que les impies de nos jours. Nos prétendus sages, non-seulement n'enseignent pas et ne connaissent pas la vertu, mais ils la renient, ils la blasphèment, ils emploient tout ce qu'ils ont de talent, d'intelligence pour la déraciner du cœur des hommes, où ils s'appliquent à verser le poison des plus infâmes passions.

« De là ces livres et ces images qui révoltent la pudeur, et dont ils inondent la terre ; de là ces spectacles non moins impies que licencieux dont ils sautèrent à plaisir les yeux et l'imagination du peuple ; de là ces feuilles publiques, ces feuilletons remplis de fables obscènes qui pénétrèrent chaque jour dans le sein des familles même honnêtes selon le monde ; car peut-on donner, en toute vérité, le nom d'honnêtes à des pères et à des mères qui souffrent que ces écrits pestilentiels arrivent chez eux, et que de jeunes cœurs, dont Dieu leur a confié l'innocence, y boivent à longs traits le poison qu'ils distillent ?

« C'est avec grand-peine, N. T. C. F., que nous osons parler, dans des pages qui doivent être lues à l'assemblée des saints, des récits scandaleux, des intrigues romanesques et criminelles et des images lascives dont on repaît à satiété l'imprudent lecteur de ces feuilles licencieuses ; mais il le faut pour vous prémunir contre le danger, pour couvrir de honte les écrivains qui souillent leur plume par de tels ouvrages, et accomplir la menace faite à l'impiété dans cet oracle : *J'exposerai ta turpitude aux yeux des nations ; je manifesterai ton ignominie à tous les royaumes.*

« Et ne croyez pas que nous ayons achevé de dérouler à vos yeux les excès révoltans des ennemis de tout bien. Dans leur haine délirante contre la religion, contre la pudeur, contre l'ordre public et la société même, ils en sont venus jusqu'à salir leurs écrits par le langage ignoble et dégoûtant des vagabonds, des malfaiteurs, des femmes qui ont abjuré toute honte. Bien plus, vous frémirez de l'entendre, ils travaillent à familiariser les esprits avec les crimes les plus monstrueux, en racontant comment on les projette, ces crimes, comment on les prépare, par quels moyens on réussit à les exécuter, et enfin, comme si l'on se plaisait à former des âmes atroces et à multiplier les forfaits, on ne rougit pas de présenter des assassins, des conspirateurs, des empoisonneurs, des scélérats, comme des âmes fortes, des cœurs impassibles, des amis généreux.

« Eh bien ! permettrai-je de publier librement d'aussi épouvantables écrits, un a appelé cela de LA PHILOSOPHIE. »

— *Un religieux de la Trappe.* — Il y a quelque tems, un Anglais de distinction visita un des couvens de la Trappe dans le midi de la France. L'abbé lui présenta successivement tous ses religieux condamnés à un silence perpétuel. Arrivé près de l'un d'eux, il dit : « Vous voyez ici, mylord, un malheureux soldat qui, ayant eu grand-peur du canon à la journée de..., déserta le champ de bataille, et vint ensuite, désespéré de la perte de son honneur, se jeter dans notre ordre. »

A ces mots, le frère changea de couleur ; ses yeux devinrent brulans de

colère et de fierté; le combat terrible qu'il éprouvait dans son ame se peignait sur ses traits altérés. Mais, fixant tout-à coup le crucifix, il joignit les mains, tomba humblement à genoux devant l'abbé et se retira pâle et silencieux de la salle.

L'Anglais, ému de cette scène, demanda à l'abbé pourquoi il avait si durement accusé ce malheureux? "Mylord, répondit l'abbé, je l'ai fait pour vous prouver l'empire que la religion peut exercer sur l'homme. Ce frère a été un des plus braves officiers de l'armée; il a fait des prodiges de valeur dans cette bataille; vous avez vu le combat qu'a excité en lui ma fautive accusation; mais, en même tems, vous avez été témoin de sa résignation et de son humilité."

ALGÉRIE.

—On écrit de Cherchell, le 8 janvier :

"L'église catholique a été promptement réparée et installée convenablement par le génie, qui a montré dans cette circonstance un empressement digne des plus grands éloges, et aujourd'hui dimanche nous avons assisté à une belle cérémonie religieuse. M. le curé a célébré la messe dans la nouvelle église, où se trouvaient les autorités de la ville et les officiers de la garnison. Ce digne prêtre a prononcé à cette occasion un discours qui a vivement ému les assistants.

"Notre église naissante est, par malheur, d'une bien grande pauvreté, et si nos frères de la métropole ne viennent à notre secours, elle aura de la peine à pourvoir à ses besoins.

"Tout est parfaitement tranquille dans nos environs."

ANGLETERRE.

—Les ouvriers anglais, la plupart catholiques, qui sont employés à la construction du chemin de fer de Paris à Rouen avaient sollicité un prêtre de leur nation qui pût, en leur langue, les nourrir quelques instans de la parole divine, les rappeler à leurs devoirs, et les préparer ainsi aux sacrements de pénitence et de l'eucharistie. Ils ont eu ce bonheur. Un prêtre anglais, M. l'abbé Smith, est venu, sur toute la ligne, exercer en leur faveur, et avec un zèle tout apostolique, une courte mais fructueuse mission. Mantes, les Muraux, Médan (diocèse de Versailles) ont été édifiés de la foi de ces bons ouvriers, qui paraît encore primitive. M. l'abbé Smith est resté quinze jours à Médan, où ils sont nombreux. Le dernier samedi, à la chute du jour, il était beau de les voir venir à l'église recevoir le sacrement de pénitence; le lendemain, à la grand messe, il s'approchaient de la sainte table avec un respect profond. Ce bon exemple a paru faire une grande impression sur les habitans de cette paroisse et des environs.

—Nous trouvons dans un journal anglais une nouvelle d'une haute importance; mais nous ignorons jusqu'à quel point sont fondés ces renseignements. Il ne s'agit de rien moins que d'une enquête faite par les ordres du gouvernement sur la situation actuelle de l'église anglicane. Il paraîtrait que, sur les résultats de cette enquête, le cabinet de Saint-James aurait résolu de présenter, dans cette session, plusieurs projets de loi tendant à redresser les anomalies, qu'offre à cette heure l'église protestante d'Angleterre.

De son côté, le journal le *Statenman* publie un article intitulé : *L'Eglise en danger!* Il y fait un appel aux protestans sincères, et les invite à se tenir en garde contre la passion du *papisme*, qui fait, dit-il, de grands ravages dans la société anglaise. Le *Statenman* signale la conduite de l'évêque anglican de Norwich, pour avoir ordonné d'enlever des églises les banquettes de théâtre qui ornaient les temples protestans.

En Irlande, une pétition se signe en ce moment, parmi les habitans du diocèse de Down et Connor, afin de prier l'évêque anglican de s'opposer aux innovations du puseysme. Nous doutons du succès de cette démarche car l'évêque Mont encourage, par tous les moyens en son pouvoir, la propagation des doctrines d'Oxford.

—En passant dernièrement à Liverpool, M. O'Connell, a visité, dans les plus minutieux détails, tous les nouveaux établissemens catholiques qui se sont formés dans cette ville et dans les environs.

—Une nouvelle église catholique va être bâtie à Shrewsbury (Angleterre). Le révérend pasteur de cette ville a déjà acheté un terrain dans ce but. Des souscriptions volontaires ont payé le terrain, et lord Shrewsbury doit faire tous les frais de construction.

—Le curé catholique de Hindley, près de Wigan (Angleterre), vient d'ouvrir une école gratuite qu'il se propose d'entretenir à ses frais. Les élèves y recevront gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour suivre les cours de la maison.

ECOSSE.

—La question de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse a fait un nouveau progrès, et la crise qui doit amener une scission entre cette Eglise et l'Etat paraît, maintenant, presque inévitable. Le *mémoire* de l'assemblée générale des ministres d'Ecosse a été repoussé par le gouvernement anglais, et la réponse de sir James Graham au *Moderateur* (*Moderator*) du *concile presbytérien* est infiniment remarquable, en cela qu'elle précise parfaitement tous les points en question entre l'Etat, qui veut rester maître de l'Eglise, et l'Eglise, qui veut s'affranchir de l'Etat.

Pendant que ce débat s'agite entre les ministres presbytériens et le gouvernement anglais, nous avons sous les yeux la lettre d'un anglican, qui, voulant nier les progrès du Catholicisme en Angleterre, dit qu'en Ecosse, toutes les nouvelles levées que fait la religion catholique sont parmi les presbytériens et non parmi les évêques. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les évêques, en Ecosse, sont la petite minorité, et les presbytériens

la grande majorité; que, dans l'Angleterre proprement dite, les conversions ont lieu dans les rangs des évêques, comme dans les rangs de toutes les sectes, et que, pour contester le changement énorme qui se manifeste tous les jours davantage en Angleterre, il est inutile de vouloir restreindre à l'Ecosse une question qui embrasse toute la Grande-Bretagne, tout le monde anglais, les Grandes-Indes où le puseysme règne déjà, et qui s'étendra bientôt à la Chine, ouverte à l'Angleterre, au moment où celle-ci retourne au Catholicisme!

L'Irlande, au milieu de toutes les persécutions à travers les siècles, en dépit des changemens de gouvernement, est restée fidèle à la même foi, attachée à l'Eglise universelle par la croyance, par la soumission du martyr! Cette partie de la Grande-Bretagne n'a pas reconnu comme chef de l'Eglise un roi ou une reine. Voici l'Ecosse, qu'une sorte de concordat protestant liait à l'Etat, et qui reconnaissait une religion, sans évêques, établie par l'Etat, comme la religion anglicane épiscopale est établie par l'Etat, par le même Etat, par la même loi; voici l'Ecosse presbytérienne, qui, tandis que le Catholicisme fait dans ses rangs toutes ses levées, se sépare de l'Etat et de la loi, proclamant l'indépendance et les libertés de l'Eglise dont le chef n'est pas un prince terrestre! Que cette crise arrive à ces dernières conséquences, et elles ne peuvent être que très prochaines, la reine des églises protestantes d'Angleterre, la religion soutenue et établie par la loi avant toutes les autres, la religion anglicane sera limitée à l'Angleterre proprement dite; il n'y aura rien, ni en Ecosse, ni en Irlande, qui ressemble à une Eglise dont l'Etat soit la base; une telle Eglise deviendra un fait formé, restreint, anormal au sein même de la Grande-Bretagne; voilà un des grands, un des immenses résultats du mouvement qui se déclare en Ecosse. Ce mouvement d'affranchissement de l'Eglise écossaise a d'autant plus d'importance, que le peuple est représenté comme attaché aux ministres qui rompent avec l'Etat, et que le pouvoir, en raison de ce principe anglican que l'Eglise est établie par la loi, ne veut faire aucune concession, dans la crainte d'ébranler la constitution anglaise; mais les convictions du clergé presbytérien ne s'arrêtent aucunement devant cette considération politique; il est prêt à renoncer à tous les bénéfices, mais sans quitter les localités, où il est sûr d'être soutenu par les contributions volontaires des habitans. Ceci, le gouvernement anglais ne peut l'empêcher, et ne tâchera même pas de le faire.

On remarque les paroles suivantes dans la réponse de sir James Graham, au nom du gouvernement anglais, à la requête de l'Eglise d'Ecosse: "Une Eglise établie par la loi ne peut discuter longtems avec les cours de judicature sans perdre tout respect pour l'autorité du Parlement lui-même." Or, l'Eglise presbytérienne veut enlever deux choses à l'Etat: le droit de présentation, qui était la nomination par l'Etat des ministres, et le patronage, qui faisait participer l'aristocratie à la collation des bénéfices. Elle veut, en un mot, ravir la puissance ecclésiastique à la couronne et à l'aristocratie, qui s'en sont complètement emparées. Cette disposition à redevenir Eglise se remarque aussi dans l'Eglise anglicane elle-même, et il n'est pas rare d'entendre dire maintenant, même par les évêques anglicans, que l'Eglise n'est pas établie par la loi, qu'elle est apostolique, ce qui est la contradiction formelle de l'anglicanisme.

Les ministres de sa majesté la reine, chef de l'Eglise d'Angleterre, déclarent, par l'organe de sir James Graham, qu'ils ne peuvent consentir à l'abrogation des droits de la couronne, qui peut seule satisfaire l'Eglise; mais la question sera portée devant le Parlement à la prochaine session. L'Eglise établie par la loi sera discutée par la loi, événement énorme, qui ne s'est pas produit en Angleterre depuis la réforme, et le puseysme, sans doute, va aussi prendre la parole dans le Parlement, où le Catholicisme a O'Connell pour orateur!

IRLANDE.

—Il y a quelque tems, Mgr. l'archevêque de Tuam (Irlande) a présidé une réunion du clergé de son diocèse. On y a arrêté les moyens les plus efficaces de venir au secours du collège des missions étrangères, établi récemment à Dublin.

BELGIQUE.

—Rien de plus touchant et de plus consolant que la cérémonie qui vient d'avoir lieu à Bruxelles pour la bénédiction de la chapelle destinée à la colonie fondée par la Belgique dans l'Amérique centrale. C'est en ce temps quelque chose de bien nouveau qu'une société créée dans un but commercial qui sent le besoin de mettre son entreprise sous la protection spéciale de la religion, qui en même temps qu'elle construit des maisons pour les colons afin qu'à leur arrivée leur corps soient protégés contre l'intempérie des saisons, songe aussi à leurs besoins spirituels, et veut qu'ils emportent avec eux la demeure de Dieu, le temple où ils recevront la nourriture de leurs âmes, ne se contentant pas de les confier à la direction d'ingénieurs habiles, mais leur donnant aussi deux prêtres pour les accompagner; c'est là l'exemple que la Belgique vient de donner au monde. La société pour la colonisation de Guatimala, présidée par M. le comte de Mérode, a fait construire une chapelle en bois de sapin qui se monte et se démonte avec facilité. S. E. le cardinal archevêque de Malines a bien voulu la consacrer lui-même. Elle avait été placée dans le jardin, lieu le plus élevé de l'hôtel de Mérode; c'était un spectacle vraiment imposant que celui de ces nombreux colons, dont quelques-uns étaient revêtus du costume qu'ils doivent porter à Santo-Thoma, réunis dans ce vaste jardin dont les hautes terrasses dominant toute la ville. Le plus beau soleil éclairait cette cérémonie à laquelle assistait un partie

du clergé de Bruxelles, tous les membres de la maison de Mérode, le comte de Hompesche, le duc d'Ursel, le duc de Beaufort, toutes les dames qui avaient contribué à l'ornement de la chapelle. On éprouvait un vive émotion en songeant à la grandeur de l'entreprise, à la persévérance de ceux qui l'ont conçue et au courage de ceux qui sont destinés à la faire fructifier en affrontant les périls d'un voyage lointain et les difficultés de tout genre qui les attendent sous un autre ciel. Mais Dieu bénira les efforts de la société qui s'est mise hautement sous sa protection.

SUISSE.

— On écrit au *Journal des Villes et des Campagnes* du canton de Fribourg: "Personne n'ignore les reproches que les ennemis du catholicisme font à ceux qui y sont franchement attachés. C'est chez nous, en particulier, la manie des protestans de Morat, qui paient ainsi la liberté illimitée dont ils jouissent sous le gouvernement catholique de Fribourg.

"Ce n'est pas seulement dans la préfecture protestante, qu'ils dominent et jouent les maîtres; il vient de se former à Bulle, à la pharmacie Naegele, originaire du grand-duché de Bade et qui se dit catholique, une société pour l'introduction du culte réformé, si toutefois culte il y a. On fait venir des ministres, tantôt du pays d'Enhaut (Gruyère vaudoise), tantôt de Vevey. A défaut de ministre, la femme Naegele, ardente momière, supplée; on dit même qu'elle prêche avec un talent remarquable.

"Encore que l'auditoire se compose de momiers, de luthériens, de calvinistes et de zwingliens, qui sont bien loin d'être d'accord entre eux, puisque Luther envoyait ceux-ci à tous les diables, il n'y a néanmoins qu'une voix sur les convenances exquises que sait garder cet intéressant prédicateur.

"On ne se trompe pas en prédisant que des paroles, dictées par un zèle si pur et si éclairé, ne seront pas perdues. Déjà il se trouve des *régénérés*, des *convertis*, entre autre les époux Fl... de Rossinière, etc., bien capables, par leur fortune d'y suivre prospérer et fleurir le protestantisme.

"Des catholiques ne s'émeuvent nullement de ces efforts de la momerie pour s'implanter chez eux. Ils sont convaincus qu'il y a dans la pharmacie Naegele le remède à côté du mal, ample provision d'hellébore."

— Les conseils d'état de Lucerne et de Fribourg viennent de donner chacun à l'église catholique de Zurich une somme de 500 livres suisses; celui de Soleure a donné 400 livres.

PRUSSE.

— On écrit de Cologne que le docteur Lentzen, prêtre hermésien, a été révoqué de l'emploi qu'il occupait au séminaire archiépiscopal. Tout le reste du personnel de cette maison s'est soumis au bref pontifical qui condamne les écrits d'Hermès.

ÉTATS-UNIS.

— *Fondation d'une maison du Bon-Pasteur d'Angers à Louisville (Kentucky) par un ecclésiastique d'Angers.*— La Providence a toujours menagé les grands remèdes auprès des grandes misères: dans ce siècle de corruption, des asiles s'ouvrent de tous côtés au repentir. Il y a quelques années s'établissait à Angers une maison du Bon-Pasteur, sans autre ressource que la charité. Cet établissement a grandi comme le grain de senevé, s'est multiplié dans la plupart des grandes villes de France. On compte en outre de nombreuses fondations en Italie, en Piémont, en Allemagne, en Belgique et en Angleterre. Le saint apôtre de l'Amérique, Mgr. Flaget, réclamait depuis longtemps une colonie de ces saintes filles pour son diocèse de Louisville. Un des premiers actes de l'épiscopat de Mgr. Angebault a été d'accéder à ses desirs. Le 16 octobre dernier s'embarquaient au Havre, pour cette lointaine mission, cinq religieuses formées à une vie de zèle et de détachement au noviciat de la maison d'Angers, toutes de nations différentes, une Française, une Allemande, une Piémontaise, une Anglaise et une Savoyarde; mais toutes devenues seurs et unies par une ardente charité. Malgré plusieurs grandes tempêtes qui ont rendu leur traversée aussi dangereuse que pénible, au bout d'un mois elles abordaient heureusement à New-York. Le 17 novembre, à peine remises de ces première fatigues, elles se mirent en mer pour Philadelphie, et de là gagnèrent Louisville par les canaux et les chemins de fer. Les sacrifices et les privations d'un tel voyage leur furent adoucis par les soins et les prévenances qu'elles recevaient des protestans comme des Catholiques. Enfin le 1er décembre elles oublièrent à Louisville, aux pieds de Mgr. Flaget, toutes les peines de leur exil: en lui elles retrouvaient un père. Le saint évêque était au comble de ses vœux car ce qu'il désirait le plus avant de mourir était de léguer à sa chère Amérique un refuge pour le repentir; il semblait s'écrier en les bénissant, comme le saint vieillard Siméon pressant sur son cœur le désiré des nations: "Maintenant je mourrai content; mes yeux ont vu les enfans de salut qu'appelaient tous mes vœux." Mgr. Chabra, digne coadjuteur du saint prélat, se fit une joie de céder aux religieuses les deux pauvres petites chambres qu'il occupait, en attendant que la Providence pût leur procurer une maison convenable. Que pensent donc, à la vue de ce dévouement chrétien qui aujourd'hui se multiplie sous toutes les formes, nos profonds philanthropes qui cherchent en vain, dans leurs vaines combinaisons, des remèdes aux maux de l'humanité.

— Les catholiques de Philadelphie prennent des mesures pour bâtir une autre magnifique église, qui sera placée dans les rues *Vine* et *Franklin*. Le coût est estimé à 100,000 piastres.

— On rapporte que l'on se propose de bâtir un collège sous la surveillance des Jésuites à Worcester, Massachusetts. Il y aura bientôt un collège dans chaque diocèse.

NOUVELLES POLITIQUES.

DERNIÈRES NOUVELLES.— Les dernières nouvelles apportées par le paquebot à vapeur de la ligne Cunard n'ont rien de particulièrement intéressant pour le Canada. Seulement elles nous ont appris ce que nous savons depuis longtemps, que les gens qui gouvernent le monde ne veulent plus se battre qu'à coups de feinte mauvaise humeur et de dîners d'ambassadeurs. Le fait est que messieurs les diplomates ont vu qu'il n'y avait rien à gagner pour eux lorsqu'on remettait le destin des affaires publiques entre les mains de ces brutaux de militaires qui vont droit au but, massacrent leur ennemi ou s'en font écraser, et mettent toujours les peuples en goût de gloire, de conquêtes, de toutes choses qui se terminent par l'arrivée au pouvoir des idoles couvertes de lauriers et l'amoiendrissement très-sensible des hommes de cabinet. Or, ces madras diplomates, ministres, secrétaires d'état, ambassadeurs et foule d'autres sangsues plus ou moins dorées, plus ou moins indispensables à l'état de choses que la société moderne s'est créée, se sont dit, d'un signe du coin de l'œil que bons larrons connaissent: Nous serions bien fous de lancer nos nations respectives les unes contre les autres pour des griefs dont nous ne souffrons pas; qui sait si dans le tumulte que ce choc causerait nous ne courrions pas le risque fâcheux de perdre nos honneurs et notre honneur, d'être désappointés pour perdre nos appointemens; entendons-nous comme de bons comédiens, répétons nos rôles et au lieu de servir un pays, d'être aux ordres de quelques hommes qui n'ont d'autre mérite que de descendre à perte de vue d'ancêtres qui ont eu l'adresse ou la bonne fortune de faire une action assez louable ou assez criminelle pour faire parvenir leurs auteurs au faîte du pouvoir, au lieu de gouverner une province nous gouvernerons le monde. Voici comme il faut s'y prendre. Un jour la Russie écrasera la Pologne contre la foi des traités; leurs peuples qui au font sont tous honnêtes, crieront à l'injustice, à la tyrannie, à la cruauté, alors nous autres diplomates nous ferons mine d'être entre nous à couteaux tirés, les ministres de la guerre mettront leur chapeau sur l'oreille en méchants gars, on demandera des crédits supplémentaires on fera partir courriers sur courriers, on sera sortir et rentrer des flottes, on armera quelques conscrits auxquels on donnera une santé de fer et un appétit d'enfer par les marches et contremarches qu'ils exécuteront aux grands applaudissemens des bons peuples qui oublieront le grand objet pour les détails; tout se pacifiera, la Russie aura atteint son but et les autres gouvernemens seront restés tranquilles.

Un autre jour la France s'emparera d'Alger. Le peuple anglais fera les gros yeux et les gros poings. Nous autres diplomates recommencerons le même manège et la France conservera sa conquête et le peuple anglais oubliera qu'il s'est fâché, consolé qu'il sera par les grosses sottises qu'on dira dans le parlement contre les mangeurs de grenouilles de l'autre bord de la Manche.

Un autre jour ce sera l'Angleterre qui massacrera quelques chinois inoffensifs; la France (c'est-à-dire le gouvernement français, choses qu'il ne faut pas confondre ces années-ci) enverra quelques frégates surveiller des mouvemens qu'elle connaît presque d'avance, le tout pour satisfaire le peuple qui veille et qui croit que ses chefs veillent aussi.

Au autre jour ce sera l'Espagne qui dans son noviciat constitutionnel commettra quelque grosse incongruité contre le droit des gens; les peuples voudraient aller mettre le holà, mais la diplomatie s'empare de la chose; courriers repartent, flottes sortent, troupes s'ébranlent; on croit la guerre imminente, mais en quelques jours de passe-passe royal, tout rentre dans l'ordre, tout se pacifie et le peuple ne s'aperçoit du danger que la paix de l'Europe a couru que par de nouvelles demandes d'argent.

Outre ces services de nation à nation, les gouvernemens s'en rendent quelquefois d'autres au détriment réel des peuples qu'il gouvernent. C'est ainsi par exemple que Mehémet-Ali au prix de sa couronne a procuré à Louis-Philippe des fortifications contre la canaille, (qu'on appelait en 1830 l'héroïque population) à laquelle on faisait redouter les anglais, les russes, les prussiens, les hanovriens, les autrichiens et autres chiens; et c'est ainsi que les diplomates étrangers ont bu à la santé des fortifications parisiennes parce qu'ils savaient qu'elles assureraient mieux la paix du monde, la tranquillité des gouvernemens plus ou moins despotiques que les meilleures traités, que les plus saintes alliances, que les plus glorieuses victoires de dix contre un.

Comme on le voit la paix continue à régner en Europe et dans le monde.
Fantasque.

CANADA.

—..... Immédiatement après que le nouveau gouverneur aurait été installé, les conseillers exécutifs, furent mandés auprès de l'illustre malade, qui s'entretint un instant avec eux des affaires du pays, et les remercia de leur assistance et de leur coopération dans son gouvernement. On assure que M. les ministres furent tellement affectés des paroles de Sir Charles Bagot, que les larmes coulèrent de leurs yeux. Son Excellence a donné une nouvelle preuve de son intérêt pour le pays, et avant de se séparer de ses Conseillers, il leur aurait recommandé de faire tous leurs efforts pour continuer la grande œuvre qu'ils ont commencée ensemble, et que telle était la plus sûre manière d'honorer sa mémoire.
Minerve.

ROME.

Inondation à Rome.—Après s'être rué sur la Méditerranée, la tempête s'est abattue, depuis la fin de janvier, sur la vallée du Tibre. Le fleuve, grossi par les pluies continues, et contrarié par le vent qui entrave son versage dans la mer, est sorti de son lit, et le 5 février, un tiers de Rome était inondé. "L'eau, mande-t-on à l'Univers, sous cette date, l'eau n'a pas envahi,

comme il semblerait naturel, un espace continu ; mais, refluant par les bords des aqueducs et cloaques, elle forme, çà et là, des lacs de plusieurs pieds de profondeur, sur lesquels on transporte des bacs pour la circulation. Le Corso, les abords du pont Saint-Ange, le Borgo, la Longara, les voisinages de la place d'Espagne sont sous l'eau. Au Panthéon, elle dépasse le rebord du maître-autel.

« Mais le quartier le plus entièrement couvert est celui du Ghetto, habité par les Juifs. Là, pas une rue n'est à sec, pas une maison abordable ; toute la population est réfugiée aux second et troisième étages. Hier, j'avais suivi la foule vers le théâtre du sinistre. Je croyais en trouver les victimes dans la désolation pleine de désordre, compagne habituelle des grands désastres. Je me trompais. Rien de changé dans la physionomie de ce quartier, sinon trois pieds d'eau jaunâtre dans les rues, et les femmes et les enfants aux fenêtres, calculant, avec plus d'ennui que d'anxiété, l'ascension du fleuve.

« Voici le mot de cette sécurité étrange. La sollicitude paternelle du Pontife glorieusement veillant et avait peur pour eux. Les barques, montées par ses agens, portaient de maison en maison le pain, les légumes, la viande, le vin, en un mot toutes les choses nécessaires à la vie. Depuis deux jours, il en était ainsi, et il en sera ainsi tous les jours que se prolongera le fléau. Ce qui semblait un malheur pour ces pauvres juifs, vivant du travail quotidien d'une industrie précaire, se change donc, pour ainsi dire, en abondance et sécurité.

« Ce matin, je descendais au Colisée. Avant de passer l'Arc de Titus, je fus surpris par un bruit sourd, annonçant une grande agglomération d'hommes. Aucune fête n'aurait la foule en cet endroit. Rien ne me faisait pressumer d'où il s'élevait. J'avancai, et bientôt je compris. Honneur encore ici à notre saint Père Grégoire XVI ! Le Tibre, avant de submerger la ville, a étendu ses ravages sur tous les terrains bas en amont. Des montagnes de la Sabine au Janicule, il a formé une immense mer, au dessus de laquelle on voit s'élever des toits de maisons, des têtes d'arbres, des campanilles de chapelles, quelques blanches statues de marbre. L'invasion a été rapide. La population de ces plaines a dû fuir à la hâte devant le fleuve, emportant quelques meubles, quelques vêtements.

« Où sera son repos pendant ce temps mauvais ? Où sera la providence à laquelle elle tendra la main avec la certitude de la retirer pleine ? La même, toujours la même. Celle qui nourrit le Ghetto, la Longara, les charbonniers de Ripetta, tous ceux qui ont faim et qu'elle découvre. Deux ou trois mille inondés se pressent en ce moment sous les arcades du Colisée. Croyez-vous qu'ils se répandent en larmes, en paroles tristes ? Non ; et si je n'avais point su sous le poids de quelle calamité ils se trouvaient, je ne l'eusse point deviné. Quelques familles, assises auprès de paquets de vêtements humides, devaient des épisodes de leur entrée en ville. Les hommes mûrs affilaient leurs instrumens aratoires sur les travestins du vieux monument. Les jeunes gens et tous les enfans jousaient à quelques-uns de ces jeux singuliers dont ils ont reçu la tradition des Romains de la république et de l'empire. D'autres, et le plus grand nombre de femmes, s'agenouillaient, le chapelet à la main, devant la station de la Croix, placée là par Sixte-Quint. Trois carabiniers pontificaux [gendarmes], et les deux plantons habituels, représentaient plutôt qu'ils ne maintenaient le bon ordre parmi cette masse. Il n'en était pas besoin. Une seule anxiété paraissait la dominer : l'heure qui la séparait encore du moment où son repas lui viendrait, car elle était venue dire à son père : " J'ai faim. "

— ANGLETERRE.

Statistique des partis et des journaux en Angleterre.—L'Angleterre proprement dite compte 471 membres de la chambre des communes tant pour les comtés que pour les bourgs. Sur ce nombre les Tories ont obtenu, dans les dernières élections, 279 nominations, et les whigs-radicaux 192.

Le pays de Galles élit 29 membres. Dans les dernières élections, les Tories y ont obtenu 19 nominations, et les whigs-radicaux 10.

L'Irlande élit 105 membres ; les Tories ont obtenu 45 nominations, et les whigs-radicaux 62.

L'Écosse élit 53 membres ; les Tories en ont nommé 20, et les whigs-radicaux 33.

En totalité donc les forces parlementaires se divisent ainsi : Membres Tories, 361 ; membres whigs ou radicaux, 267 ; majorité pour les Tories, 64.

541 journaux sont publiés dans la Grande-Bretagne, savoir : 129 dans la ville de Londres ; 236 dans les provinces ; 11 dans le pays de Galles ; 93 en Écosse ; 71 en Irlande.

Ces journaux, d'après leurs opinions, se classent comme suit : Journaux conservateurs, 191 ; journaux whigs ou radicaux, 241 ; journaux neutres, 109.

En résumé, tous les journaux Tories réunis timbrèrent annuellement 23,774,832 exemplaires, et paient pour droits sur les annonces 1,523,975 fr. Les journaux whigs et radicaux réunis timbrèrent 31 millions 273,987 exemplaires, et paient pour droits sur les annonces 1,252,373 fr.

INDEX.

—Nous avons extrait les articles suivans du dernier journal asiatique de Londres. Un correspondant du journal *the Friend of India* dit : " L'habitude de l'ivrognerie se répand rapidement parmi les habitans indigènes de Calcutta. La pureté des familles les plus orthodoxes a été, durant ces dernières années, plus ou moins souillée par ce vice dégradant qui gagne chaque

jour du terrain. Un Indien qui ne boit pas de nos jours est généralement appelé un *posu*, une bête, un homme qui n'a aucune idée des plaisirs d'une vie civilisée. Les motifs qui ont porté les naturels à se permettre l'usage des liqueurs enivrantes ne sont pas les mêmes pour tous. Quelques-uns boivent pour leur santé, disent-ils ; d'autres par des motifs de religion, et le plus grand nombre pour jouir des plaisirs de l'ivresse.

CHINE.

—Nous avons déjà signalé, dit la *Gazette de Hong-Kong*, l'inconvenance de l'esclavage dans une colonie britannique ; il existe cependant ici dans une de ses formes les plus hideuses ; s'il est vrai que des jeunes filles ont été enlevées à Canton et dans les villages voisins, amenées dans notre île et vendues pour un infâme commerce, *sold to infamy*. Nous n'osons pas prendre sur nous de parler sur ce sujet. Pour l'honneur de notre pays nous désirerions ajouter, mais nous ne le pouvons, que ce sont seulement les Chinois qui sont impliqués dans ce détestable trafic.

FRANCE.

—Le prince de Montfort, neveu de l'empereur Napoléon, a passé deux jours à Toulon ; il a mis ce temps à profit pour visiter nos divers établissemens maritimes et la rade. Naturellement on ne devait pas faire une réception officielle au prince, mais il a été accueilli à bord des vaisseaux, et partout où il s'est présenté avec des déférences auxquelles S. A. a paru très-sensible. A bord des vaisseaux tout le monde était sur le port.

Union Catholique.

FRANCE ET ANGLETERRE.

Curieux document.—La signature du traité de commerce avec l'Angleterre paraît remise jusqu'après le vote des fonds secrets ; mais on peut regarder comme certain que le cabinet a pris vis à vis de l'Angleterre l'engagement de signer ce nouveau traité sans autre délai. La tendre sollicitude que sir Robert Peel vient de témoigner au ministre Sout-Geizot, confirme ces craintes. Le ministère anglais supplie la France de ne pas renvoyer ses ministres avant qu'ils aient fait à l'Angleterre certaines concessions commerciales qui doivent ouvrir à ses produits de nouveaux débouchés. Voici les paroles de sir Robert Peel :

« Si les vins de France et quelques autres articles de luxe n'ont pas été compris dans l'échelle réduite des droits, c'est que le maintien du droit sur les articles était nécessaire pour obtenir certaines concessions réciproques des pays qui produisent ces articles. »

L'appui que le gouvernement anglais prête au ministère français, nous paraît devoir éveiller la susceptibilité des chambres et de la nation. Il nous semble qu'un cabinet qui défendrait avec intelligence et efficacité les intérêts de son pays, recevrait des éloges moins épressés de la part des représentants d'une nation jalouse et rivale de notre gloire. Nous croyons devoir reproduire les paroles suivantes du ministre anglais :

« La France et l'Angleterre, s'écrie sir Robert Peel, présentent en ce moment le spectacle le plus remarquable au monde civilisé : chose remarquable deux hommes qui occupent les postes les plus éminens dans le gouvernement de leurs pays respectifs, deux hommes les plus distingués sous le rapport de leurs exploits et de leur caractère militaire, deux hommes qui ont connu l'art et les misères de la guerre sur les champs de bataille de Toulouse et de Waterloo, qui se sont combattus l'un l'autre :

.....*stetimus tela aspera contra,*
Contulimusque manus... ..

« Chose étrange ! ces deux hommes, les meilleurs juges des sacrifices imposés par la guerre, emploient, l'un en France et l'autre en Angleterre, toute leur influence à inculquer les leçons de la paix ; et c'est là, certes, pour leurs vieux jours, une glorieuse occupation ! La vie de chacun d'eux s'est prolongée au-delà de la durée ordinaire de l'existence accordée à l'homme et j'espère sincèrement que tous deux vivront longtemps encore pour pouvoir exhorter leurs compatriotes à déposer leurs jalousies nationales et à rivaliser de zèle pour atteindre cet honorable but : l'augmentation du bonheur de l'humanité. (On applaudit.)

« Quand je compare la position, l'exemple et les efforts de ces hommes qui ont vu le soleil à son lever, éclairer de ses rayons des masses vivantes de guerriers rangés en bataille, qui devaient être descendus dans la tombe avant que le soleil se couchât, lorsque je les vois inculquer ces leçons de la paix et user de leur influence salutaire pour détourner leurs compatriotes de la guerre, j'espère que, de chaque côté du canal, les journalistes anonymes et irresponsables qui font tout ce qu'ils peuvent pour exaspérer l'esprit public (applaudissemens), et pour représenter sous un mauvais jour, tout ce qui se passe entre les deux gouvernemens, lisant à la France que le ministère français est l'instrument de l'Angleterre, et à l'Angleterre, que le ministère anglais sacrifie l'honneur national par peur de la France ; j'espère, dis-je, que ces écrivains profiteront de l'exemple de ces deux illustres guerriers, et je compte que ce noble exemple neutralisera l'influence des efforts dont je viens de parler, efforts qui ne sont pas dictés par le dévouement et l'honneur national, mais par le vif désir d'encourager les animosités nationales ou de servir quelque intérêt de parti ou de personne. (Tonnerre d'applaudissemens.) *Univers.*

ESPAGNE.

—Une lettre particulière datée de Madrid, 16 février contient ce qui suit : « On s'occupe beaucoup du voyage et du séjour à Madrid du prince Na-

poléon Bonaparte, fils de Jérôme. Le prince a pris sur le champ un maître d'espagnol, et tout annonce qu'il va faire quelque séjour dans cette capitale. Son passeport avait été visé à Marseille; depuis son arrivée ici, il l'a été à la légation française. On comprend que la présence du prince dans les murs de Madrid donne naissance à de nombreux commentaires. Il se dit enchanté de toutes les provinces qu'il a déjà parcourues et charmé de l'Espagne. Sera-t-elle aussi contente de lui? Déjà l'on murmure tout bas que le voyage du prince a une portée politique, et que ce candidat.....matrimonial, peut être est mis en avant par les Anglais. A cet égard, tout est encore conjectural et fort mystérieux."

SAVOIE.

—Des avalanches ont ravagé les environs de Chamouny (Savoie). Voici ce qu'on écrit des bains de Saint-Gervais :

« Le 15 janvier a été, pour nos vallées, un jour de deuil dont on gardera longtemps souvenir. La quantité de neige étant considérable sur les hauteurs et la température s'étant adoucie, plusieurs avalanches ont eu lieu, et ont amené de déplorables malheurs. Aux Ouches, sur la route des bains de Saint-Gervais à Chamouny, le juge de paix a procédé à l'extraction des cadavres d'un père et de ses trois fils ensevelis sous la neige. La mère et une autre fille ont été retrouvées vivantes, et ont raconté avoir recueilli le dernier soupir de ceux que l'avalanche a recouverts. C'est vers minuit que la masse de neige envahit ce village.

« A Saint-Nicolas, une autre avalanche, venue du sommet du Mont-Joly, a emporté une jeune fille qui n'a pu être retrouvée. La commune de Vallorsine présente en ce moment le spectacle le plus affreux; l'impétuosité d'une avalanche à renversé le clocher, démantelé le presbytère, découvert l'église et brisé ou endommagé plusieurs habitations. Le curé de cette paroisse a retrouvé, dans son jardin, les trois cloches de l'église, recouvertes de plus de vingt pieds de neige. Cette avalanche a provoqué la chute de plus de cent autres; en sorte que, depuis Argentières jusqu'à Vallorsine, c'est-à-dire pendant trois fortes heures de chemin, le juge de paix de Saint-Gervais, qui a fait preuve en cette occasion de zèle et de courage, ne marchait que sur des versans d'avalanches.

« Les ravins, les ruisseaux, les ponts, les villages, les arbres de la route, tout avait disparu, et le sommet des cheminées marquait seulement, en quelques endroits, que l'on se trouvait sur tel ou tel village, dont les guides désignaient les noms. On ne peut maintenant pénétrer dans les habitations que par des voûtes soutenues par des colonnes de neige. Si cet événement avait eu lieu au moment de la sortie de l'église, les malheurs eussent été bien plus grands encore. Le même jour, une scène aussi affligeante se passait à la Giétaze, non loin de Mégève: une autre avalanche y détruisit un village entier, où quatorze personnes ont péri; ce n'est qu'au bout de quarante huit heures qu'il a été possible d'y organiser quelques secours."

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* du 28 mars :

Souscription de la Guadeloupe.—Si nous sommes bien informés, le comité français a reçu, avant-hier, environ 800 dollars et hier 1,100. Chacun veut contribuer à cette bonne œuvre. Cette somme, qui provient de souscriptions faites presque exclusivement parmi les populations française et allemande de New-York, est expédiée à la Guadeloupe sur un navire qui part aujourd'hui même. A la Nouvelle-Orléans, une souscription a été ouverte par M. Cannon, avocat, président de la Société des Francs-Maçons, et par M. Eyma, avocat créole de la Martinique.

Une pieuse idée.—Nos lecteurs applaudiront comme nous à l'idée qu'ont conçue nos dignes prêtres de St. Vincent-de-Paul, et qu'ils communiquent dans la lettre suivante. C'est à la religion qu'il appartient de prêcher la charité, l'un de ses plus beaux enseignements, l'une de ses œuvres les plus divines.

A. M. F. Gaillardet, Editeur du *Courrier des Etats-Unis*.
New-York, le 25 mars 1843.

Monsieur,

Le vil chagrin que nous avons tous ressenti à la nouvelle du désastre qui a frappé d'une manière si inattendue et si affreuse tant de nos compatriotes de la Guadeloupe, a trouvé une consolation dans l'appel que M. le consul-général de France a fait à la générosité publique. Cette démarche est trop sage, trop conforme aux vœux de nos populations, aux sentimens de l'humanité et de la charité chrétienne, pour que je craigne de mal interpréter les dispositions de la congrégation catholique française qui veut bien m'honorer de sa confiance, l'invitant à seconder de tout son zèle l'œuvre de bienfaisance, qui vient d'être annoncée. Je viens donc, Monsieur, vous prier humblement d'annoncer à nos compatriotes que le produit des quêtes qui seront faites dans notre église de Saint-Vincent-de-Paul, le 2 avril, sera destiné au soulagement de nos frères infortunés, et versé entre les mains de M. de Laforet, qui, nous l'espérons de son dévouement pour le bien, aura la bonté d'accepter notre offrande, et de la joindre aux secours fournis par la souscription ouverte en faveur de la Guadeloupe.

Agréez, Monsieur, etc.

L'abbé LAFONT.

TONY LAFRIMBOLLE.

(SUITE.)

M. Lafrimbolle se retira dans une belle maison qu'il avait achetée au Marais, et vécut paisiblement avec sa fille, ce qui ne l'empêchait pas de se

plaindre à ses amis, devant elle, qu'il était *tout à fait isolé*. Occupé depuis la première jeunesse dans sa boutique, rompu au train journalier des affaires, il ne pouvait s'accoutumer au repos, il s'ennuyait de son bien-être, il s'ennuyait de tout. Il est vrai qu'Augustine, excellente fille du reste, douce, bonne, timide, était la personne la moins capable du monde de le divertir, ni lui ni bien d'autres. Elle ne savait nourrir une conversation de quelque étendue et de quelque suite qu'avec son serin, encore d'une manière en apparence assez confuse. Même un jour qu'elle avait laissé la porte de la cage ouverte, se fiant à son attachement, ce serin s'envola, ce qui serait penser qu'il n'était pas aussi satisfait qu'on pourrait croire. Les lettres d'Italie apportaient un médiocre soulagement dans la maison: on n'en avait que plus d'impatience d'embrasser les jeunes gens. Cette oisiveté, chez un autre homme que M. Lafrimbolle, aurait pu produire des effets funestes, car elle est, comme on l'a tant dit, la mère de tous les vices. M. Lafrimbolle se remit au basson, qu'il avait effleuré dans sa jeunesse.

—C'est l'histoire du père que tu contes-là? dit Nazarille; à la bonne heure, va pour l'histoire du père.

—J'arrive aux jeunes gens. Tu te moques; mais apprends un peu, mon petit ami, que je n'ai point usé de tous les droits que donne aujourd'hui cet agréable métier de narrateur, et dont j'ai pris connaissance dans des livres couleur safran qui sont sûrs. Je ne t'ai point fait seulement le portrait physique et détaillé de mes personnages, ce qui est indispensable pour frapper l'esprit du lecteur, quoiqu'il soit bien clair qu'il ne peut s'en faire aucune idée. Je ne t'ai point dit que Mlle Lafrimbolle avait la *prunelle tigrée de fibrilles glauques*, qu'un *réseau de veines d'azur courait comme les colorages d'une carte géographique sous la peau grasse et mate de son visage*, et que *les commissures des lèvres étaient fouillées au ciseau*, comme cela se pratique entre gens de fantaisie et de loisir, qui n'ont rien de mieux à dire. Je ne t'ai point tracé de ces peintures anatomiques qui font lever le cœur à la description d'une jolie femme. Que dis-je? Je ne t'ai point même rapporté d'Augustine qu'elle avait au bout de ses bras deux mains patriciennes dont les attaches étaient d'une finesse fabuleuse, et qu'elle avait le col *fièrement emmanché dans les épaules*; et pourtant il est certain qu'Augustine avait le col emmanché tout aussi bien qu'une autre; la chère enfant! cet éloge l'eût fait frémir à la seule idée que tout cela pouvait être d'aventure beaucoup moins bien emmanché; elle eût craint à chaque pas de tomber en pièces comme le danseur des *fantocini*... Te figures-tu quelqu'un qui n'a rien au bout de ses bras... Fi, fi, infirmes, cachez vos moignons... J'aurais pu te dire aussi, car on assure que cela aide prodigieusement au développement d'un récit, que M. Lafrimbolle avait dans son salon douze fauteuils ventrus peints en gris clair, à pieds cannelés, couverts d'une étoffe de soie couleur tourterelle; que le sujet de sa pendule en cuivre doré était l'amour prêt à saisir un papillon, et je parlais de là pour te décrire l'ameublement, jusqu'à la poussière qui chargeait les saillies d'un buste d'Hippocrate placé sur le secrétaire, à cause que M. Lafrimbolle avait été droguiste.

—Si ce n'était mon amitié pour toi, mon indulgence pour tes défauts et l'intérêt que je prends au fond du récit, interrompit Nazarille, je m'enfuirais.

Pelloquin éclata de rire, à la faveur de quoi Nazarille outrant le comique de sa mauvaise humeur, revint encore à la tourte.

—Vraiment, je ne plaisante point, reprit Pelloquin, j'aurais dû te dire surtout que M. Lafrimbolle était le plus intégrè, le plus rigoureux, le plus probe, le plus honnête homme qui eût jamais vendu à faux poids un quarteron de jujubes dans toute la rue des Lombards. Il tremblait à l'idée d'une tache sur le nom de cette race vénéral qui durant trois générations s'était impunément roulée de père en fils dans le noir de fumée et la cochenille. Bien entendu qu'il ne comptait pour rien les petits et grands détournements, permis, tolérés, pratiqués dans le commerce et qui ne laissent pas d'être nombreux. Et voilà bien les gens! Ils rougiraient de soulever un mouchoir d'une poche, et ils vous dévalisent tranquillement, assis derrière leur comptoir... Je reprends le fil du récit.

—A ton aise, dit Nazarille, ne te gêne point.

—Vois-tu, reprit Pelloquin, c'est que cela est assez difficile. Le fil se divise en cet endroit et menace de se rompre par conséquent. Je suis à ce que l'on pourrait appeler, pour les conteurs comme pour les voyageurs de grand chemin, *une patte d'oie*. Mon action se bifurque en effet; les uns sont à Paris, les autres à Rome. Qui suivre? Cette difficulté m'arrête sans qu'il y paraisse; d'autant que je m'étudie à mettre en récit cette histoire, qui m'est familière, après l'avoir exposée déjà sous une autre forme.

—Allons donc....

—Oui, j'en avais fait une pièce de théâtre, et de cette manière, les actes, les scènes parfaitement divisés, épargnaient les transitions et arrangeaient tout... Je m'aperçois que le récit est une autre affaire.

—Est-il bien possible? Tu t'es mêlé d'écrire?

—Oui, l'on venait de me chasser d'une place de commis parce que je n'avais point assez étudié. Il fallait bien faire quelque chose... Je fis un vaudeville... Tout bien considéré, je pense qu'il faut ici nous remettre à la suite des jeunes gens. Tom et Tony passaient donc le temps de leur mieux à Rome, sachés d'une seule chose, c'était de n'avoir jamais vu, jamais touché, jamais admiré un seul de ces fameux bandits qu'ils s'attendaient à trouver en Italie d'après les enseignements nombreux des romances, des opéras et des devant-de-cheminées. Ils avaient rencontré des voleurs dans les auberges, dans les boutiques et même parmi leurs camarades, mais de petits vo-

leurs qui travaillaient en tenue bourgeoise. Or ils rêvaient le bandit à l'escopette, couvert de velours et de scapulaires, posté à l'assise derrière un roc sur un fond de soleil couchant. Ils n'avaient jamais vu celui là. Il est vrai que Tom n'aimait pas à se trouver la nuit dans les champs.

— Tu verras, disait Tony, que si nous ne nous en mêlons point, il n'y aura plus un seul brigand à caractère dans cette Italie dégénérée.

Ils firent cependant quelques dettes ça et là qui jetèrent l'alarme dans l'esprit de M. Lafrimbolle. Comme la troisième année s'achevait et qu'il fallait revenir, ils reçurent de lui une lettre fort étonnante. Le bonhomme avait atteint sa cinquante-huitième année avec le plus vif désir de voir l'Italie; les livres et les journaux lui avaient chauffé la tête la-dessus. L'occasion était admirable, il irait chercher ses enfants et il s'assurerait par lui-même de la conduite qu'ils avaient tenue. Il annonça cette résolution à sa fille qui en fut charmée et il écrivit aussitôt à ses jeunes gens une lettre qui leur marquait ponctuellement le chemin qu'il prendrait, et le jour et l'heure de son arrivée. Les jeunes gens...

— Ah nous y voici, interrompit Nazarille.

— Oui, nous y voici, reprit Pelloquin stimulé, et tu vas voir... Les jeunes gens firent des gambades à la réception de cette lettre: ils projetaient depuis longtemps une excursion pittoresque dans les solitudes de la campagne de Rome: tout s'accordait à merveille, ils résolurent d'aller au-devant de leurs voyageurs.

Ils firent leur calcul sur les nouvelles lettres que M. Lafrimbolle écrivait en route, ils mirent ordre à leurs petites affaires et quittèrent la ville un beau matin, comme pour une partie de campagne.

Tout leur regret était de n'avoir pas un costume digne des sites qu'ils allaient parcourir. Mais il n'avait tenu qu'à eux de laisser croître leur barbe et leurs cheveux, ils les portaient fort épais; du reste ils étaient en blouse. C'était après les fêtes de Pâques qui amènent à Rome une grande affluence.

Ils avaient envoyé leur malle par un messenger à l'auberge d'un petit village qui se trouvait sur la route. Ils arrivèrent eux-mêmes à cette auberge sur le midi... et maintenant suis-moi bien.

— Sois tranquille, reprit Nazarille, en récurant un coin du pâté.

— Tu me laisseras ma part, interrompit Pelloquin.

— Je t'attends à la fin, reprit Nazarille.

— Je ne te dirai pas le nom du village, continua Pelloquin. L'auberge était tenue précisément par l'homme de police du lieu, qu'on appelle, je crois, le gonfalonnier. Le pays est magnifique en cet endroit. Figure-toi les transports de jeunes artistes en se voyant seuls, à pied, dans cette campagne sauvage où rien du moins ne rappelait les modes et la civilisation de Paris, comme dans les rues de Rome. Ils arrivèrent à l'auberge, et trouvèrent la fille du gonfalonnier, toute seule. Les paysans à cette heure étaient aux champs, les jeunes gens s'informent de leur valise et sortent pour boire au frais en causant sous une tonnelle.

Tout-à-coup ils découvrent au pied d'un mur deux drôles en guenilles, l'œil farouche, le sourcil épais, qui se reposaient en mangeant une croûte de pain noir, dans l'ajustement le plus pittoresque du pays, avec la cape, les sandales, la cornemuse et le reste. Tom et Tony tombent en extase; Tom croit voir les brigands qu'il a rêvés. Tony lui prouve que ces montagnards, quelque dignes d'un meilleur sort, ne sont que de misérables *piferari*, c'est à dire en français des joueurs de cornemuse. Ces drôles se voyant observés, viennent jouer une complainte sur leur instrument, devant nos voyageurs, en demandant la charité.

— Dites-moi, s'écria Tony poursuivi par ses idées de brigands, vous connaissez le pays? Ne vole-t-on pas un peu sur les chemins?

— Les joueurs de cornemuse se troublent et protestent en balbutiant que les habitans du pays sont honnêtes.

— La peste soit de votre honnêteté, reprend Tony; de quel droit portez vous ce costume si vous êtes honnêtes? Fi! les fainéants qui demandent l'aumône avec ces visages-là...

Il ajoute d'autres plaisanteries agréables. Bientôt une idée lui vient; il la communique à son cousin: depuis longtemps ils cherchaient à se procurer un costume véritable de brigand. Ils songent au plaisir de se pavaner dans cette solitude avec une pareille défroque, et d'aller ainsi à la rencontre de leurs parents. Tony pense à la surprise de son père, Tom à l'admiration d'Augustine; ils proposent aux mendiants de changer d'habits avec eux. Ceux-ci voient à quelles gens ils ont affaire. Le marché se conclut moyennant un surplus de monnaie, et tandis que les artistes s'occupent de leur métamorphose, l'un des mendiants se glisse dans la salle de l'auberge, emporte la valise qu'il y avait cachée, son camarade couvre sa manœuvre et le suit bientôt.

Voilà nos jeunes gens qui se carrent dans leur costume et qui prennent des airs de sacripant. Mais voici le gonfalonnier qui revient avec des paysans en parlant des vols effrontés qui se sont commis sur la route, après les fêtes. Il est question surtout d'un certain Scalabra, qui est devenu la terreur du pays. Les artistes, piqués de curiosité, s'approchent, pour écouter, avec des mines si farouches, que les paysans les regardent de fort mauvais œil. Tony applaudit hautement à la hardiesse du fameux Scalabra dont on parle. Les paysans commencent à l'injurier. Tom, alarmé se jette sur son cousin pour le modérer et l'emmène faire un tour en attendant, car c'était dans ce village qu'ils avaient résolu d'attendre M. Lafrimbolle et sa fille.

Sur ces entrefaites paraît un brigadier de la milice avec une dépêche pressante pour le gonfalonnier, et le signalement du redoutable Scalabra et de son complice Borrelli. Le brigadier ajoute qu'ils ont dû ce jour-là même

passer dans le village. Le gonfalonnier songe aussitôt à ces deux garnemens qui viennent de partir, le signalement paraît s'accorder, il appelle sa fille: la fille sort en jetant les hauts cris. Elle vient de s'apercevoir qu'on lui a volé la valise des jeunes voyageurs qui buvaient sous la tonnelle. Elle se souvient aussi des deux mendiants qu'elle a vus se reposer au pied du mur. La description qu'elle fait de leurs habits s'accorde avec le signalement du brigadier et celui des deux hommes que le gonfalonnier et les paysans viennent de voir. Plus de doute, c'est Scalabra et son compère qui étaient là, et ce sont eux qui ont volé la valise. Voilà le village en rumeur, on s'arme, on s'empresse, et l'on se met en masse à la poursuite de nos jeunes gens.

Justement Tom et Tony revenaient alors à l'auberge par un autre côté. Ils frappent, la fille du gonfalonnier croyant voir les voleurs, pousse des cris effroyables; grâce! Messieurs! Ils n'y comprennent rien et veulent du moins chercher leur valise.

— Hélas! Messieurs, dit la fille, vous avez pris la seule valise...

— Quoi! notre valise, dit Tony!

— Volée! dit Tom.

Ils s'élancent dans la maison, mais pendant ce temps la fille court dans la rue, crie à l'aide: les paysans accourent du bout du village et s'apprêtent à cerner les brigands. Les peintres s'étonnent, s'effraient de ces cris; ils n'ont que le temps d'escalader un mur et se sauvent à travers champs... sans valise.

Le gonfalonnier, le brigadier recueillent les nombreux renseignements de la fille, qui confirme les premiers, et l'on se met avec une nouvelle ardeur à la recherche des bandits, dans la direction qu'ils ont prise...

La suite au prochain numéro.

- • • Rose mystique, à une occasion opportune et prochaine.
- • • Poésie sort un peu de notre cadre: cependant nous donnerons place le plus tôt possible à l'œuvre de notre ami.
- • • La correspondance sur le Texte des Livres Saints n'a pas d'opportunité pour le moment. Nous profitons de l'occasion pour remercier notre savant correspondant.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVIS.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les Messieurs du Clergé et le Public en général, qu'une LISTE DE SOUSCRIPTION est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au **RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE**, consistant en *Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques*, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MOIT, organiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

C. P. LEPROHON,

Agent.

Montréal, 9 Avril 1843.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE THAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS GARY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de **LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c &c.**

AUSSÍ,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des **RÉGISTRES** de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de quatre piastres pour l'année, et cinq piastres par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,